Lo vîlhio dèvesâ

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **68 (1929)**

Heft 30

PDF erstellt am: **28.03.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

68me ANNEE. — N° 30. *Fondé par L. MONNET et H. RENOU* **Samedi 27 juillet 1929.**



CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : *Suisse*, **un an Fr. 6.—**
six mois, Fr. 3.50 — *Etranger*, **port en sus.**

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



BOUSCULADE DU DÉPART

BOUSCULADE des objets épars dans la chambre d'hôtel, fatigue devant les valises béantes, gestes pressés, recherches énervées de bibelots, papiers qu'on froisse, le corps plié, le sang aux yeux qui cherchent, là au fond, l'ultime place, et les doigts qui s'acharnent contre des paquets rebelles et cette angoisse de l'heure, de l'heure qui fuit, qui se noie dans l'ombre, et surtout, surtout... Ah ! de la lumière ! Vite, chasser l'étreinte du soir tombant et, avec elle, l'horrible chagrin, lancinant, de ce départ à jamais définitif, de cet exil sans retour.

Un coup de timbre : le portier monte, boucle les dernières courroies. — « Vous m'attendrez à la gare pendant que je dîne au buffet. » — On prend son chapeau, sa valise, son plaid. Encore un coup d'œil à cette chambre de locatis avec son odeur de poussière remuée, le lit défait, les eaux sales... L'escalier déroule son tapis fané. Allons bon ! Le trottoir brille sous l'électricité, il pleut. Tant pis, impossible de tenir un parapluie. Heureusement la gare est en face.

C'est dimanche. La foule. Des familles éreintées, mornes : un train de banlieue vient d'arriver. Heureuses gens, ils reviennent, eux ! Oh ! s'en aller un dimanche soir de pluie, apercevoir tant de détails communs, si humbles à travers le bruit, le hourvari, la brume et se dire : Jamais plus !... Cette ville où l'on a connu tant de souffrances et quelques joies aussi, et qui tient à vous par mille fibres dont fut tissée votre vie jusqu'alors. Cruauté ou sourire de ce Destin au masque de Janus ! Ces rues où, trop souvent, erra votre amertume crispant un front chaque année plus pesant, mais où, certaines fois s'épanouit votre regard exalté de passion ! Cette gare même, que vous avez traversée, jadis, dans l'allégresse des jours heureux...

Le buffet : les carrés symétriques des nappes blanches avec les reflets des services, des verres. Déjà l'étranger, ces faces inconnues, saugrenues, alignées devant des plats qui fument. Dehors, sifflets, coups de cloche... A la hâte se glisser à une place vide, manger, brouter dans le coude-à-coude des voisins tout habillés, chapeau et pardessus. N'être plus rien, un anonyme dans cette ville où fleurirent autour de votre jeunesse tant de douceur, tant d'amour ! Paix du foyer douillet, famille penchée autour de soi, charme et tendresse, ah ! ces joies sereines suivies de quels abominables retours !... Et puis, cette hantise de celles qui bafouèrent, qui dans un triomphe de vengeance, ont piétiné ce cœur trop naïf, si faible... Non, non, partir, ne plus revoir jamais...

Le train attend, portières ouvertes. Peu de monde pour cette lointaine destination. Des lumières diffuses : là-bas, vers l'infini des rails qui luisent, des points rouges, verts. On monte. Des signaux et, déjà, les maisons commencent à défiler. Un dernier élan vers la vitre criblée de pluie, vers ce petit rectangle où passent, toujours plus vite, les places blèmes d'électricité, les cafés pleins de monde, une enseigne, un coin de square... Soudain, un mur, la nuit noire, les yeux ramenés au tapis du wagon où traîne la lueur jaunâtre de la petite lampe. Un long moment dans une tranchée. Tout de même, il faut s'arranger commodément. Valise mieux accotée, plaid déroulé. Puis, brusquement, le bruit des roues s'atténue, on file en pleine campagne. Fenêtre ouverte, on regarde. Des amas sombres, profils de verdure, maisons où se dessine une clarté. La pluie a cessé. Une longue courbe, oh ! là-haut, là-haut, sur les brumes du ciel, cette lueur apparue, énorme, c'est la ville. La ville aimée et détestée tout ensemble, ce sont ses plaisirs, ses tristesses, son haleine ardente qui brûle et le cœur rouge de sa vie diverse et multiple, tendre et tragique tour à tour, c'est tout cela qui concentre, là-haut, son dernier adieu. Ville de joie et ville de douleur, tant d'années, tant de passé, plaies qui saignent toujours et caresses tièdes encore à mes mains, à mes lèvres, soirs d'horreurs et nuits d'ivresse, lointaine enfance, présent sinistre, je pars pour l'éternité !...

Des arbres se dressent... Ah ! une fois encore là-haut... Comme tu t'éloignes, comme tu diminues, tache rougeâtre, décolorée, jaunâtre, couleur d'or et de sang... Mais la montagne s'approche, des rochers... Une voûte d'encre... c'est fini !... *A. Delcante.*



LA COUMECHON DE GECSION

VO séde, prâo su, que l'è que cllia coumechon de *gecsion*. L'è dâi monsu que sant met po vére se tot va bin dein lè coumoune âo bin dein lo paï. Ai-vo yu dâi iâdzo dâi tsin ùue vant founâ pertot, qu'èvattant, que rebouillant et que dzappant quand l'ant trovâ oquie que lâc cheint mau ? Eh bin ! lè maulhonnîto vo derant que la coumechon de gecsion fâ quasu tot parâi quemet cllião tsin que vo dio. Dusse dzappa âo Conset communat quand trâove on oû à rondzî que reste oncora on bocon de tsè.

L'appelant çosse dâi z'*observachon*, que l'è on mot que vâo dere dâi z'affére à menâ lo mor. Et quand on coo l'è d'onna coumechon de gecsion, lâi a pas, faut que pouésse trovâ dâi z'observachon, âo bin l'è su de pas reveni meimbro de grand teimps.

Gourgnon, de pè la Mollie âi Rüppe, justameint l'avâi ètâ chai po ître de cllia coumechon. L'avant met po lè boû avoué on camerardo. Dèvesasnt corre cllião boû ein amont, ein avau, po coudhî trovâ on observachon. Mâ ne trovâvant rein. Pas mé d'observachon à fére que de corne à onna lâivra et ma fâi Gourgnon ein ètâi tot motset. Revegnâi adin dein lè boû, comptâve lè fâo, sè qutelâve su lè sapalle, tot lâi ètâi ! Lâi avâi rin à repipa. Tot cein l'allâve quemet dâi ruve de petit tsè. Min d'observachon à fére et mon poûro Gourgnon chètsive quemet on mandze de fâotsî, lî qu'avâi dza jamé ètâ bin gras. Vegnâi a rein. Lâi restâve quasu rein que lo ran.

Et tot parâi faillâi trovâ iena de clliâo guieuse d'observachon, âo bin lè dzein dâo Conset communat sè fotrant bin adrâi de lî. Sè remet avoué lo camerardo à tracî dein ti lè boû de la coumoûna et vo djûro que l'ein avâi. Houit dzo doureint ! Hardi petit !

Et po fini l'a trovâ !

Oï ! l'a trovâ. N'è pas 'na gandoise.

L'a dan fé cein que diant *on rappoo* que sè desâi dinse po fini :

« Nous avons trouvé, moi et le collègue, à peu près tout bien en ordre. Une chose, quand même, nous a frappés, moi et lui, et nous espérons que la Municipalité s'en occupera. C'est pour ça que nous faisons l'observation,

Observation une :

La culture du sapin est trop négligée dans les forêts de foyard ! »

Gourgnon l'a ètâ renommâ de la coumechon l'annâïe d'aprî. *Marc à Louis.*

IL N'Y A QU'EN AMÉRIQUE

C'EST le docteur Flexner, de l'Institut Rockfeller, de New-York, qui la raconta jadis à quelques confrères de l'Académie de Médecine de Paris. Donc, tenons-la pour vraie.

— Beaucoup de personnes, dit-il, sont d'une ignorance extraordinaire à l'égard des progrès scientifiques modernes. Ainsi, je connais, à New-York, un éminent spécialiste des rayons X, qui reçut, il y a quelque temps, d'un gros fermier de l'Ohio, la lettre suivante :

« Monsieur le docteur,

« Jai avalé accidentellement, la semaine dernière, un fragment d'acier de trois centimètres qui m'est resté dans l'estomac et qui m'inquiète beaucoup.

« Je suis, pour l'instant, très surchargé de travail, et il m'est impossible de faire le voyage de New-York pour vous consulter. Je vous serais donc très obligé de vouloir bien vous rendre d'urgence à Paris-Corner, qui est la station la plus proche de ma ferme. Je vous y enverrai chercher par ma voiture.

« Mais dans le cas où vous ne pourriez pas venir en personne, ayez donc l'obligeance de m'envoyer, par la poste, une douzaine de rayons X, avec les instructions nécessaires, et j'essaierai moi-même de m'appliquer le traitement. »

Au bout de quelques jours, le fermier reçut du médecin spécialiste, la réponse suivante :

« Monsieur,

« Je regrette d'avoir à vous annoncer que mes occupations actuelles ne me permettent pas de me rendre à Paris-Corner pour le moment, et que, d'autre part, je n'ai pas de rayons disponibles à vendre, ni à louer.

« Mais si vous ne pouvez pas passer à mon cabinet de New-York, envoyez-moi donc votre estomac par colis postal, et j'examinerai avec intérêt ce que je pourrais faire pour vous le réparer. »

...Et le narrateur de cette histoire déclarait froidement :

— Le colis n'est jamais parvenu à mon éminent confrère. La poste est si mal faite !